

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 11 MAI 1852.

PREMIER PAF:—Correspondance Lyonnaise.—L'Association des Instituteurs du district de Quebec.
DEUXIEME PAF:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES:—1793—1848.—Seconde partie 1848.—(Suite.)

Mgr Taché, Evêque d'Arath, est parti hier pour la Rivière Rouge, accompagné du Rév. P. Grollier, O. M. J. et de M. A. Laconibe, prêtre de ce diocèse. Les dévotionnaires missionnaires jettent le matin à la prairie le chemin de fer pour se rendre à Buffalo; de là ils poursuivront jusqu'au Saule-Saint-Marie, puis à ce dernier endroit, ils trouveront les canots de la Compagnie de la Baie d'Indon avec lesquels ils auront à procéder définitivement jusqu'à la Rivière Rouge.

Dimanche prochain, 16 mai, la bénédiction d'une cloche destinée au Bon Pasteur doit avoir lieu dans la chapelle de ce monastère. Mgr l'Evêque de Montréal présidera lui-même à la cérémonie à 4 heures, à l'issue des vêpres de la Cathédrale. Il y aura sermon pour la circonstance.

Les citoyens de Montréal auront ainsi l'occasion de témoigner de leur bienveillance envers l'utile et si intéressante communauté des Sœurs de Charité de N. D. du Bon Pasteur.

Le Bourbonnais.

Nous annonçons dans notre dernière feuille une lettre de quatre canadiens de ce district nous communiquant le résultat de leur exploration récente de la terre de Bourbonnais. La mission qu'ils nous ont adressée de Chicago, ne remonte qu'au 25 avril; mais la proximité de leur narration nous oblige de nous donner un sommaire qui reflète suffisamment, pensons-nous, l'idée qu'ils se sont formée sur les lieux du degré de prospérité des colons et de l'état actuel des choses à Bourbonnais.

Ces quatre cultivateurs, les uns de la paroisse St. Jacques de l'Acadian, les autres de St. Julienne, se nomment: Stanislas Lamarche, Jacques Gibeau, Jules Mireau et Théophile Bruyère.

Induits par les descriptions "magnifiques" du Bourbonnais, qu'avaient publiées M. M. Chiquay et Conjoint, ils partirent le 23 mars d'abord, pour les Etats-Unis, sous leurs familles, après avoir, comme nous l'avons dit déjà, "fait la folie de vendre leurs biens" dans l'intention d'acheter d'autres terres à Bourbonnais. Ils voyagèrent péniblement et dépensèrent chacun plus de trente piastres, de Montréal à Chicago, où ils arrivèrent le matin du Dimanche des Rameaux, "et, ajoutent-ils, par un temps bien froid et un terrible verglas. Nous avons assisté, continuant-ils, à la bénédiction d'une croix et à la grande messe, dans la nouvelle église canadienne et française desservie par le Rév. M. Lebel, prêtre canadien, qui nous a reçus avec la plus grande bonté."

Nos voyageurs expriment l'étonnement que leur cause "une bordée affreuse de neige," accompagnée d'un vent de nord-est glacial, dont ils furent assaillis au sortir de l'église, au point de leur empêcher de continuer leur route, et d'après la peinture qu'on leur a fait du climat des Illinois (1) n'avaient pas cru voir de neige, encore moins trouver "l'hiver du Canada, à Chicago, au mois d'avril!" Cette neige produisit une couche d'un pied de hauteur. La lettre ajoute à ce sujet qu'un témoignage des habitants de Chicago et du Bourbonnais, "il en avait tombé autant au mois de novembre, et qu'elle était restée dure et ferme près de deux mois, et en assez grande abondance pour charroyer en traîneaux." Ce brouillard tempêteux dura toute la journée

(1) La neige est inconnue ici, dit quelqu'un du Monteur.

du dimanche, toute la nuit suivante et la journée entière du lendemain. Le froid et la poignée étaient tels, que les voyageurs n'en avaient pas éprouvé de plus durs en Canada. "D'puis ce temps, poursuivent-ils, le temps s'est toujours mal comporté. froid, humide, venteux des plates affreuses, au point qu'à l'heure qu'il est (un d'avril) les prairies de Bourbonnais sont toutes couvertes d'eau; pas un grain de printemps de semé et les habitants pensent bien creux d'un printemps si triste et si langoureux."

Le lundi, lendemain du Dimanche des Rameaux, les quatre émigrés s'encheminèrent vers le Bourbonnais dans un énorme ruggon traîné par deux chevaux, qu'ils payèrent fort bien 15 piastres à part leurs dépenses. Bourbonnais est à 60 "milles" (1) de Chicago; ils y arrivèrent enfin le Jeudi-Saint, à midi, après deux journées et demi de pénible voyage à travers des plaines marécageuses. La rareté des vivres à Bourbonnais fut cause que l'hôte de l'endroit, dont la maison est située près de la chapelle, n'eût à leur offrir que du "gros land salé," dîner dont ils se seraient bien contentés à tout autre jour que le Jeudi-Saint.

Nous laisserons parler ici nos correspondants, dont le style, peu grammatical il est vrai, n'en est pas moins expressif et clair:

"Après avoir tant bien que mal apaisé un peu la faim dévorante que nous avions, nous sommes sortis pour visiter le célèbre village de Bourbonnais, composé en tout de trente pauvres et chétives maisons, d'exception de la maison de M. Levasseur et de M. Flageolle, qui approchent un peu de nos belles maisons de campagne du Canada. Nous avons rôlé partout, et partout nous offrait le dégoûtant spectacle de pauvres et chétives places nouvelles, privées de toutes sortes de charmes, de douceurs et d'agrément de la vie. La plupart des maisons, escarpées ça et là, à de grandes distances les unes des autres sur les prairies au coin ou au milieu d'un quatre-vingt, sont mal bâties, et aussi froides presque que nos granges et nos hangars à bois en Canada."

A cet aspect désolé des lieux à Bourbonnais succédèrent bientôt pour nos quatre voyageurs les preuves qu'ils acquirent des résultats peu productifs du travail agricole. Les terres de Bourbonnais sont si près à la culture du blé d'inde; pour les autres grains, ils n'y sont pas d'une aussi bonne venue qu'en Canada. Le blé n'y réussit que médiocrement "Vallé trois ans, écrit-on, qu'il récolte et, par conséquent, petite affaire pour le blé." Puis encore: "Pendant que nous étions là, un habitant fut au moulin avec onze minots de blé, qui ne lui ont rapporté que 150 livres de farine."

De l'état réel du Bourbonnais, dans le moment actuel, voici ce que affirment nos correspondants: "Je te dis là—(c'est M. Stanislas Lamarche qui, écrivant à sa femme, est corroboré par ses trois compagnons de voyage)—"Je te dis là la pure vérité devant le bon Dieu qui m'entend, et tous mes compagnons avec moi, nous avons vu à Bourbonnais pendant les 12 jours que nous l'avons parcouru en tout sens, tout de misères, de pauvreté, de gêne et de privations de toutes les manières, que nous n'avons jamais vu de pareilles en aucune place en Canada." (2)

Ailleurs ils ajoutent: "Tout à Bourbonnais, est la gêne et la misère. Là point de granges, point d'étables, point de curies. Ils en ont besoin pour les moutons tout autant que nous autres en Canada; ils n'en ont pas, presque je pense que la plupart sont trop pauvres pour se les procurer." (3)

Cette misère à Bourbonnais se trouva pleinement confirmée aux yeux des voyageurs par le grand nombre de terres que les colons (1) Le Monteur Canadien ditait 21 milles, l'écartail de 39 milles seulement au-dessus de la vérité. (2) Vos lecteurs auraient de la peine à me croire si je vous disais ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu et ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu de la part des Canadiens de Bourbonnais. C'est à peine si on en croit ses propres yeux. (Lettre du Rév. M. Chiquay aux Mélanges Religieux, le 22 août 1851.) (3) On raconte (à Bourbonnais) des campagnes, où l'on ne récolte rien. (Lettre du Rév. M. Chiquay aux Mélanges Religieux, le 22 août 1851.)

offrirent de leur vendre. Nous empruntons encore les termes de la lettre:—

"Partout le monde nous caressait, nous écrivait presque pour nous vendre les terres. On avait pu acheter toutes les terres de Bourbonnais si on avait voulu et pu les acheter, tant le monde nous pressait et nous tourmentait pour nous les vendre. Mais pas si tôt! Ça sentait trop mauvais que cet empressement et se débarrasser ainsi de leurs terres si belles, si riches, si avantageuses! (1) Nous n'avions en core mieux d'acheter nos belles terres de notre cher pays que de venir à choir et à passer les connues dures des plaines du Bourbonnais."

Nous passons sur bien d'autres détails qui ne sont que des développements, et des critiques de quelques avancées de M. Chiquay à l'avantage des établissements de Bourbonnais.

Sur l'état sanitaire du Bourbonnais voici une assertion positive:—

"Je ne t'ai pas encore parlé des maladies et des fièvres tremblantes qui ravagent ces pauvres canadiens à Bourbonnais. C'est affreux comme les maladies et surtout les fièvres tremblantes sont dangereuses à Bourbonnais. Tiens, force de nous arrêter, car nous résérons bien d'autres choses à vous dire quand nous aurons le plaisir de vous revoir. Nous allons, Théophile Bruyère et moi, rester quelque temps à Chicago avant de descendre en Canada, mais Jacques Gibeau et Jules Mireau, s'en vont tout de suite sans retarder plus longtemps, aussitôt que la navigation le permettra. Nous les suivons bientôt de près. Il y a 40 personnes de Bourbonnais qui décampent de là avec eux. Il en descendra encore bien plus un peu plus tard. Je ne sais pas surpris que, dans trois ou quatre ans les trois quarts des Canadiens qui sont à Bourbonnais, en partant, s'ait pour retourner en Canada soit pour aller chercher la bonne aventure en d'autres pays."

La lettre ajoute que quatre familles en machines venaient de s'embarquer à Chicago pour revenir, et que, selon des rapports qui circulent, cinquante familles au moins des endroits circonvoisins allaient joindre au nombre des départs et "plier bagage" dans le cours du printemps.

Le passage suivant est assez remarquable: "J'ajoute encore avant de finir que plusieurs habitants de Bourbonnais, sur un bar canadien, M. Seguin nous a dit à la porte de l'Eglise en présence de tout le monde, que les rapports qui ont été faits l'automne dernier dans des assemblées à Bourbonnais, par des commerçants aux habitants du Saguenay, étaient tous pleins d'exagérations et de mensonges pour tromper le monde. Que les gens du Saguenay soient donc bien en leurs gardes. Qu'ils attendent l'arrivée au milieu d'eux de M. André Ross qu'ils ont député l'automne dernier pour voir et faire rapport à ses compatriotes si toutes les belles choses qu'on avait dites de ces quartiers là étaient vraies. Ah! lui en a à dire bien plus que nous autres encore, car il y a déjà l'hiver, et par conséquent étudier le pays et caprimont sa misère."

Nous venons de donner publicité aux passages les plus saillants de la lettre de M. Lamarche et de ses compagnons de voyage; le but d'utilité en cela se trouve atteint. Si nous nous dispensons de reproduire l'expression de sentiments un peu amers envers quelques personnes, ce n'est pas que, dans les circonstances où nos correspondants se paignent l'avaroir été placés, leur émotion ne soit assez naturelle, mais nous nous sommes décidé à n'en insérer dans cette feuille au-delà de ce que l'intérêt public ou celui des parties concernées requiert du journaliste en pareil cas.

(1) Déjà plus de mille familles, depuis cinq à six ans, se sont dirigées vers ces lieux fortunés, et j'ai vu de nos jours, de nos belles familles, attirées par leurs devanciers, montant pour recueillir leur part de la bourse que la Dieu Providence donne, avec tant de facilité et de profusion, à ceux qui s'y établissent." (Lettre du Rév. M. Chiquay aux Mélanges Religieux, le 22 août 1851.)

(2) M. Mireau est passé à Montréal l'un de ces derniers jours. Un particulier éminemment respectable nous fait savoir que ce Canadien raconte du Bourbonnais des choses exactement conformes à la lettre que nous analysons. Il rapporte qu'en effet il n'a jamais vu un pays si pauvre et si désavantageux pour les colons canadiens que le Bourbonnais. C'est à un tel point que M. Mireau y a vu des habitants qui, après avoir vendu leurs terres ici, sont obligés de servir à Bourbonnais comme journaliers à 30 et 40 sols par jour. (Réd.)

Nouvelles de Bourbonnais plus récentes

M. J. A. Lebel, prêtre canadien, aujourd'hui missionnaire à Chicago (Illinois), adresse au journal Le Pays, à la date du 30 avril, une lettre pleine de détails sur le Bourbonnais. Nous croyons devoir en transcrire la partie essentielle qui confirme de tout point nos derniers renseignements sur le même sujet.

"J'ajoute que, s'il était vrai qu'il y avait aux Illinois des avantages supérieurs, sous quelques rapports, à ceux qu'offrirent, pour le présent, quelques places nouvelles et nouvelles du Canada, ces avantages, réels ou prétendus, n'existent pas, généralement parlant, pour le canadien qui émigre aux Illinois; parce que, je le dis ici, le front dans la poussière et la douleur dans l'âme, parce que, de tous côtés d'étrangers qui nous arrivent ici tous les jours de presque tous les coins du monde, le Canadien est celui qui exploite avec le moins de profit les ressources qu'offre ce vaste territoire; qui y vit le plus misérable, le plus confondu, le plus abandonné, le moins encouragé, et la dupe la plus fréquente des Yankee tricksters. . . . parce que les Canadiens, généralement parlant, ne sont pas encore ni calculés, ni préparés à émigrer au milieu d'une population si différente d'usages, de mœurs, d'instruction, de langage et de religion."

"Le Canadien des Illinois ne vit donc pas, généralement parlant, ni plus à l'aise, ni plus riche, ni plus heureux que celui du Canada. Non, certainement non; mais au contraire, je vous le dis, il vit aux Illinois moins riche, moins à l'aise, et moins heureux qu'en Canada. Pourquoi? Je vais vous le dire au dépit des choses inévitables qu'on a dites de ces endroits que les bons Canadiens du Canada se figurent être tout bonnement de vrais paradis terrestres, en prenant malheureusement pour argent comptant les belles phrases arrosées, les pittoresques peintures de coupables exagérations que font de ces localités des personnes dont le zèle qu'elles déploient dans cette affaire pourrait y faire soupçonner autre chose que du patriotisme. . . . comme la dernière mention signalé le Pays, avec tant d'après et de discernement."

"Le climat des Illinois est beaucoup moins sain que le climat du Canada."

"La température est beaucoup plus variable aux Illinois qu'en Canada."

"L'air, chargé de miasmes pestilentiels, qui s'élève de toutes parts de ces basses et marécageuses prairies, est par conséquent moins pur que le bon air qu'on respire en Canada."

"Les rhumatismes, les maladies de toutes les espèces, le choléra (les fièvres tremblantes, inconnues en Canada) sont plus fréquentes, plus dangereuses, plus mortelles aux Illinois qu'en Canada, occasionnées par l'atmosphère chargée d'humidité et de vapeurs délétères, etc."

"Les pluies et les grandes tempêtes sont plus fréquentes aux Illinois qu'en Canada; le tonnerre est aussi plus fréquent, plus effrayant et plus fatal aux Illinois qu'en Canada."

"L'eau qu'on boit aux Illinois est moins bonne que l'eau qu'on boit en Canada."

"Les chemins, presque à toutes les saisons de l'année, mais spécialement au printemps et en automne, demeurent dans une affreuse condition, et par conséquent les chemins aux Illinois sont beaucoup plus mauvais qu'au Canada."

"Les provisions en général, pain, farine, viandes, lard, bœuf, veau, mouton, œuf, beurre, fromage, sucre, café, thé, etc., sont aussi chers et souvent plus chers aux Illinois qu'au Canada."

"L'hiver est presque aussi long et presque aussi froid mais beaucoup plus désagréable aux Illinois qu'au Canada. Le thermomètre était cet hiver, en quelques parties des Illinois, 34 degrés au-dessous de zéro de Fahrenheit, pendant que le plus grand froid en Canada y était à 36 degrés du même. Je n'ai jamais tant souffert ni pâti du froid en Canada, comme j'en ai souffert et pâti pendant les deux derniers hivers que j'ai passés à Chicago."

"Les maisons sont beaucoup plus mal bâties, beaucoup plus froides et moins élégantes aux Illinois qu'au Canada."

"Les objets sont beaucoup plus chers, moins bons et moins confortables aux Illinois que nos objets en Canada."

"Les châtiments de l'école sont beaucoup plus grands et beaucoup plus insupportables aux Illinois qu'au Canada."

"Les terres du Canada poussent généralement mieux, le blé, l'avoine, l'orge, les pois et les patates que les terres des Illinois."

"La difficulté de se procurer toutes espèces de bois, pour la chauffage, pour les clôtures, pour la charpente, pour bâtir, etc., est beaucoup plus grande aux Illinois qu'au Canada."

"Les loyers des maisons sont beaucoup plus chers aux Illinois qu'au Canada."

"Le foin et toutes les espèces de fourrage sont moins bons et moins gras aux Illinois qu'au Canada."

"L'automne et le printemps sont plus humides, plus vains et plus mal-sains aux Illinois qu'au Canada."

"Les vaches sont plus chères et moins bonnes; les chevaux sont aussi chers et moins bons aux Illinois qu'au Canada."

"Les voyages aux villes et aux marchés pour les habitants éloignés dans les campagnes sont beaucoup plus coûteux aux Illinois qu'au Canada."

"Les grémens de labour et autres appareils pour la culture sont beaucoup plus chers aux Illinois qu'au Canada."

"Les voitures, généralement grossières, sont beaucoup plus chères, plus inconfortables, beaucoup plus matérielles, et par conséquent beaucoup plus inférieures aux Illinois à nos voitures du Canada."

"La végétation en général n'est guère plus de bonne heure, et est moins vigoureuse aux Illinois qu'au Canada."

"Les terres en général sont beaucoup plus difficiles à obtenir aux Illinois qu'au Canada; les terres du gouvernement, de l'état et des chemins de fer sont plus chères aux Illinois que les terres du gouvernement au Canada."

"Les taxes de toutes les espèces sont beaucoup

plus nombreuses, plus fortes et plus onéreuses aux Illinois qu'au Canada."

"Les habitations en général, d'hommes et de femmes, de même que les chaumières, sont moins bons aussi chers aux Illinois qu'au Canada."

"Les églises sont moins belles, moins riches et bien plus rares aux Illinois qu'au Canada."

"La religion est moins belle; je me trompe la religion est belle partout; mais son culte est beaucoup plus beau, plus grandiose, plus imposant, plus imposant au Canada qu'aux Illinois."

"La religion est beaucoup mieux pratiquée par les Canadiens au Canada que par les Canadiens aux Illinois! Que de tristes et pénibles choses j'aurais à dire des Canadiens aux Illinois à l'article religieux!"

"Ajoutez à cela l'infortuné Canadien qui s'expatrie pour venir aux Illinois, supposez qu'il peut y trouver quelque avantage en fait d'intérêts purement matériels, laissez derrière lui tout ce que l'homme a de cher et tout ce qui peut pour lui devenir la source des plus douces et plus nobles jouissances, parents, familles, amis, liaisons de toute espèce sur le sol de la patrie. Voilà ce que je connais des Illinois et ce que j'avais à en dire à l'endroit d'un Canadien. Voilà pourquoi je suis souverainement opposé à l'émigration des Canadiens aux Illinois et à Bourbonnais."

"C'est parce que j'aime sincèrement mes compatriotes, tout autant, et je crois, plus que ceux qui, en les laissant et les trompant, font hypocritement la pompeuse profession de les aimer, que je voudrais qu'ils restassent tous au Canada; s'ils sont pauvres, qu'ils restent au Canada; s'ils sont riches, qu'ils restent encore au Canada! C'est parce que j'aime mon pays, que je vois, avec indignation, les efforts coupables de ceux qui ont entrepris la déplorable mission de dépeupler le Canada pour faire émigrer les Canadiens en masse vers les Illinois et à Bourbonnais. Je respecte profondément les intentions du bien digne évêque à la voix duquel j'ai laissé le Canada, lorsqu'il m'a assigné la place de mon évêque, mais, dis-je, je me propose à moi-même un bien triste avenir, pour les raisons que je viens de mentionner et pour bien d'autres encore, c'est du profond de mon âme et de l'intime conviction d'une conscience que je fais un appel au patriotisme de mes compatriotes de rester sur le sol natal, afin de leur épargner bien des regrets, des déceptions, de l'ennui, de la misère, et surtout de leur éviter le bien triste avenir qu'on leur prépare" en préchant directement ou indirectement de bonne foi ou de mauvaise foi, l'émigration canadienne aux Illinois et à Bourbonnais."

Vous le savez, J. A. Lebel, Ptre et Pasteur de l'Eglise Canadienne et Française, St. Louis de Chicago."

Chicago, 30 avril 1852.

Le post-scriptum suivant de la lettre de M. Lebel fera certainement plaisir à ceux de nos compatriotes sur le point d'émigrer aux Illinois ou qui le feront plus tard. C'est à eux qu'il s'adresse en ces termes:

"Je serais toujours heureux de recevoir chez moi mes chers compatriotes canadiens voyageant, ou se rendant aux Illinois, qui doivent passer par Chicago, et de leur rendre de bon cœur, tous les services qu'il sera en mon pouvoir, dans les circonstances embarrassantes d'une arrivée, surtout armes et bagages, dans une place étrangère, ou bien des piéges et des dangers qui les environnent. Demandez à être conduits à l'Eglise française."

Dans une lettre qu'il nous fait l'honneur de nous adresser, le Rév. M. Chiquay nous annonce que, loin d'être favorable à l'émigration des Canadiens à Bourbonnais, "il y est opposé de toutes ses forces."

Nous devons rappeler qu'en effet M. Chiquay, dans sa lettre du 22 août 1851, (V. les Mélanges de cette date), prévoit qu'on lui fera le reproche contraire. Il dit: "Je n'en va probablement me dir: 'Mais, est-ce que vous avez envie de dépeupler le Canada? votre intention est-elle d'inviter vos compatriotes à émigrer en masse vers les Illinois?'"

"Non; mille fois non, telle n'est pas ma pensée."

La pensée de M. Chiquay n'était donc pas de favoriser l'émigration; mais que voulait-il? Lui-même encore nous le dit en ajoutant, à la fin de l'émigration "qu'il déploie cette explication:

"Et bien, puisque nous ne pouvons arrêter l'émigration, il ne nous reste plus qu'à la diriger de manière à ce qu'elle soit le moins funeste possible à nos compatriotes."

M. Chiquay veut diriger l'émigration, non l'activer; il veut la rendre propre à l'émigrant, non la lui recommander; lui faire retrouver sa nationalité sur un sol d'adoption, non lui prescrire d'acquiescer à la patrie natale; enfin, venir au secours de ses nécessités dans l'émigration, plutôt que lui faire de l'émigration une nécessité.

Telle est, sans doute, l'idée de M. Chiquay; et nous le remercions volontiers en relisant sa lettre de 1851; mais il faut le suivre dans les développements de cette idée pour comprendre comment elle a pu séduire les esprits au point de donner à l'émigration aux Illinois une extension continue, illimitée, alarmante,

tête et fut visiblement émue à la vue de Dominique et surtout du ruban rouge qu'il avait à sa boutonnière.

—Vous avez votre retraite, mon brave!

—Je n'en ai pas, monsieur, je n'avais pas droit à une retraite quand j'ai quitté le service. C'est la loi, je ne m'en plains pas; je n'ai que moi et moi.

—Voulez-vous faire une demande de secours au ministre?

—Une demande de secours! répéta Dominique en redressant la tête, non, merci, monsieur, je ne mange pas de ce pain-là. S'il y avait dans vos bureaux une place, quelque petite quelle soit, ça m'est égal!

—Non, mon ami, mais donnez moi votre nom, j'en parlerai au ministre, et nous tâcherons.

—J'ai bien souvent donné mon nom, monsieur Dominique, ex-sous officier dans la garde, décoré sur le champ de bataille de Smolensk, rue des postes, 19. . . Et pensez-vous que bientôt?.. se hasarda-t-il à dire.

—Ah! mou brave, les emplois vacants sont rares; ce sera peut-être long.

—C'est à dire qu'il ne faut plus espérer? reprit le vieux soldat.

Le chef de bureau s'était remis à son travail.

Dominique prit son chapeau, étouffa un gros soupir qui soulevait sa poitrine, et sortit des bureaux.

Il était venu là, le cœur joyeux, plein d'espérance; hélas! il s'en retournait chez lui triste et brisé par le plus profond découragement.

—Voilà bien longtemps que je souffre et que je lutte, murmura-t-il tout bas. Pauvre Madeleine!..

Il arriva rue des postes.

Tout en montant l'escalier, il se disait:

—Au moins, que la pauvre enfant ne se doute de rien; il sera toujours temps de lui apprendre la triste vérité.

Au moment où il ouvrit la porte de la mansarde, Madeleine court à lui; elle tenait une lettre.

—Tiens, père, dit-elle, voici une lettre du pays; ouvre la vite.

—Une lettre! répéta Dominique.

—Elle t'annonce peut-être une bonne nouvelle.

—Dieu le veuille! murmura le vieux soldat, en débâchant la lettre d'une main qui tremblait malgré lui.

—Tout à coup son visage pâlit, et sans prononcer un mot, il se cacha le visage.

—Oh! mon père!.. mon père!.. dit Madeleine en appuyant ses mains sur celles de son père.

Le vieux soldat ne répondit rien, il resta immobile et sans voix, se remémorant le long de son corps, et haïsèrent voir ses traits empreints de la plus profonde désolation.

—Un silence bien douloureux régnait dans la pauvre mansarde. Le silence parfois est plus affreux que les plaintes, les gémissements et les cris.

Enfin, Dominique qui était resté debout devant la porte, se laissa tomber sur une chaise,

puis, comme s'il eut doué de ce qu'il y avait lu, il regarda avec une muette attention la lettre qu'il venait de recevoir.

Madeleine s'était doucement agenouillée devant lui, son cœur battait et ses yeux étaient mouillés.

—Oh! ma pauvre enfant!.. ma pauvre enfant!.. murmura-t-il tout à coup en prenant la tête de Madeleine et en l'attirant à lui. tout est perdu!.. tout!

—Cette lettre?..

—Cette lettre m'apprend que la somme d'argent sur laquelle je comptais comme dernière espérance, si elle n'est entièrement perdue, ne pourra être payée qu'à une époque reculée dont il est impossible même de fixer le terme.

Il se leva d'un mouvement brusque et, éloignant sa fille d'un de ses bras:

—Oh! s'écria-t-il, Dieu est parfois bien injuste et bien cruel!

—Mon père!.. mon père!.. dit Madeleine, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie.

—Oui, Dieu est injuste et cruel de ne pas jeter un regard de pitié sur ceux qui souffrent et qui n'ont pas mérité de souffrir.

—Pourquoi désespérer ainsi?

—Parce que la douleur et la résignation ont des horques, Madeleine; parce que le courage s'épuise et que le cœur se révolte à la fin!

Pourquoi la joie, la fortune, le bonheur sont-ils le partage de quelques-uns, tandis que d'autres n'ont jamais que larmes, misère et désespoir? Pourquoi faut-il qu'il y ait des êtres fatalement marqués par le sort, pour souffrir

toujours et sans cesse? Oh! si je ne l'avais pas, Madeleine, auprès de moi, qu'est ce que ça me ferait!.. Je ne tiens pas tant à la vie, et l'on se brise bien facilement la tête contre la pierre d'un mur ou avec la balie d'un pistolet!

—Mon père! c'est affreux ce que vous dites là! s'écria Madeleine inondée de larmes. Croyez-vous donc que ceux qui ont la fortune, de riches habits, de belles voitures, de splendides hôtels, n'aient pas aussi leurs douleurs et leurs larmes!.. Croyez-vous qu'ils ne souffrent pas souvent aussi et ne pleurent pas au milieu de leurs richesses? C'est un moment dur à passer, père, mais tu verras.

—Un moment, dis-tu, Madeleine? reprit le vieux soldat en prenant les deux mains de sa fille qui s'était agenouillée devant lui, et en la regardant avec une fixité douloureuse; mais ce moment y a des heures éternelles. Oh! tu ne peux savoir combien il faut que je sois désolé, désespéré pour te parler ainsi; mais je te le dis, Madeleine, je ne crois plus à rien, ni à des jours meilleurs, ni à Dieu qui protège ceux qui souffrent.

Madeleine echa sa tête dans ses mains avec un long sanglot.

Dominique l'écouta un instant pleurer, puis il se leva et se mit à marcher à grands pas:

—Non, tu ne comprendras jamais, continua-t-il, ce que c'est pour un vieux soldat dont les moustaches ont blanchi avec l'honneur, d'avoir chaque jour de nouvelles humiliations devant lesquelles il faut se courber sans rien dire. Hier, c'était le propriétaire de cette maison qui venait demander son argent et me-

me cer, si on ne le payait pas, de nous jeter à la porte comme des mendians et des vagabonds. Ce matin, cet emploi que je postule depuis plus de six mois et que m'avait été promis, eh bien! j'en ai donné à une autre."

—Comment, mon père! s'écria Madeleine en faisant un pas vers lui, cette place!..

—Je voudrais encore de coucher ce nouveau maître; un autre plus beau que moi l'a obtenu.

—Oh! mon Dieu! fit Madeleine en sanglotant.

—Oui, un autre. Avait-il reçu celui-là des blessures au service de son pays? Non, il avait des protections. . . vois tu, enfant, c'est injuste et mauvais ce que je te dis là; mais il y a des heures où tout le sang que l'on a dans les veines se change en fiel; où toutes les bonnes pensées du cœur deviennent haine et envie. Qu'allons devenir! Je n'avais plus d'espoir que dans cette somme d'argent qui devait nous arriver du pays. . . Oh! Madeleine!.. ma pauvre Madeleine!..

—Voyons, mon père, il ne faut pas se désoler; nous dépensons bien peu, je travaillerai plus encore, alors je deviendrai plus habile et je gagnerai d'avantage.

—Je sais, chère enfant, que tu passerais les jours et les nuits à travailler, sans te plaindre, mais regarde les pauvres yeux, ils sont rouges à force de veiller, regarde tes pauvres joues que j'ai vues si roses, comme elles sont pâles aujourd'hui, tout cela parce que, pendant les heures du sommeil, tu pleures et tu travailles.

(A continuer.)